

EXPOSITIONS

La 10^{ème} biennale de Paris

Les mutations, propres à bouleverser nos habitudes, ne sont pas limitées au monde de la politique, des rapports humains, des mœurs et autres institutions souveraines. Il en est de même pour l'art, où, un amateur qui aurait quitté notre planète durant des décades, aurait de la peine à considérer comme « œuvre d'art » ce qui est montré, non seulement dans certains musées d'Amérique et d'Europe, mais dans des manifestations destinées à révéler les recherches nécessaires, propres à ce que l'on a coutume d'appeler l'avant-garde.

La 10^{ème} Biennale de Paris demeure fidèle à sa nouvelle orientation, c'est-à-dire à l'expression, on n'ose pas l'appeler plastique, de la jeunesse artistique du monde entier excepté l'U.R.S.S. et la Chine. Est-ce à dire que l'on éprouve, en pénétrant au musée d'art moderne de la ville de Paris, un sentiment de satisfaction, d'anxiété ou de curiosité qui exprimait autrefois le contact du public avec les choses de l'art ?... Disons qu'on éprouve un insupportable ennui en découvrant, sur les cimaises de ce bâtiment sinistre, des sortes de réalisations où la vanité du « blablabla » le dispute souvent à l'insignifiance du langage. Toutefois, il serait injuste et malhonnête de rendre compte d'une exposition, attendue par les critiques, en haussant dédaigneusement les épaules, et en ne cherchant pas, au sein de ses scories, les quelques perles qui obligatoirement se trouvent dans tous déchets.

Aussi, revenons plusieurs fois au Palais de Tokyo pour voir si la première impression se révèle la meilleure, ou, s'il n'est pas possible de distinguer, parmi cette métamorphose du langage artistique, quelques bribes de phrases destinées à croire au renouveau ou à une vision prospective.

Monotonie et ennui

Ce qui nous a frappé, sans doute parce que nous sommes déjà « blanchis sous le harnois », ce qui nous a étonné, c'est de constater que cette biennale piétine, qu'elle ressemble à ses devancières, c'est-à-dire à celles de 73 ou de 75, sans qu'à aucun moment, si ce n'est peut-être dans l'expression vidéo, on ne puisse distinguer une « langue sans entente », ou du moins un parti pris différent. La rue nous montre combien les « jeunes » entendent se ressembler. Tous, ou presque, adoptent le jeans des Amériques. Ils protestent contre la civilisation U.S.A., contre « l'armée » et les institutions conformistes, pourtant, en les voyant attachés à ne pas se distinguer du troupeau, à se vêtir d'anciens uniformes et à porter des sacoches semblables à celles en usage chez les militaires, on n'est pas surpris de les voir à la biennale entonner toujours les mêmes hymnes. Ils ne font à aucun moment preuve d'imagination ni ne tentent solitairement leur chance.

A-t-on également les moyens de s'extasier face aux affirmations politiques de certains groupes lorsque l'on suit, tous les jours, les sottises du pouvoir et lorsque l'on nous rabat les oreilles avec un sommet de la Gauche, gouffre d'eaux terriblement troubles.

L'intérêt de l'art vidéo

Toutefois, au milieu de cette somme d'insignifiance, en donnant à ce mot sa valeur étymologique, au sein de ce bavardage universel constaté d'ailleurs à tous les niveaux de la civilisation technique et dirigée, il importe de signaler l'importance et la valeur de ce que l'on appelle l'art vidéo.

Expliquons, à nos lecteurs, mal informés sur cette nouvelle technique, ce qu'est cette langue déjà employée depuis bientôt dix années. Les exégètes de cette technique insistent pour montrer que la vidéo n'est pas un « art », ou plus exactement que si elle en est un, elle obéit aux préceptes de Lautréamont : « l'art doit être fait par tous, non par un ». En effet, chacun peut utiliser une caméra magnétoscope avec laquelle il enregistre, sur bande magnétique semblable à celle dont on se sert pour enregistrer le son, des images. Celles-ci sont ensuite reproduites au moyen d'un convertisseur et projetées sur les appareils de télévision. On le voit, chacun possède les moyens de réaliser des œuvres de vidéo. Toutefois, le prix des appareils demeure un obstacle bien que depuis ces dernières années certaines maisons spécialisées dans ce genre d'expression aient réalisé des progrès en la matière. Le coût de l'ensemble vidéo sera à la portée de tous. De toute manière il apparaît indispensable que nos écoles des Beaux-Arts en soient pourvues afin d'initier les étudiants à cette langue très contemporaine.

Hélas ! nous n'avons pas pu suivre toutes les séances continues de projection réservées aux bandes vidéo. Disons qu'il existe de très mauvaises, en particulier celles qui ont trait à la mode sociologique, et, de moins désastreuses voire de bonnes ayant trait aux propos d'artistes plasticiens attirés par les problèmes spécifiques de l'art.

Trop de confusion et de prétention

Nous encourageons volontiers ceux qui orgueilleusement entendent « changer la vie » ou l'enrichir d'idées et de perceptions différentes. Cela nous paraît essentiel : il importe d'éviter la confusion dont est coutumière notre civilisation présente.

Il n'est pas rare aujourd'hui de constater l'incompétence de ceux qui entendent exercer une activité. On trouve, par exemple, aussi bien dans un magasin de sport que dans une épicerie, des articles loin de l'activité supposée de ces lieux de distribution. Ne parlons pas des grandes surfaces. Si vous avez besoin d'un renseignement à demander au préposé d'un rayon, gageons que neuf fois sur dix il reste bouche bée, ne l'ouvrant seulement que pour vous désigner la direction de la caisse.

Dans le domaine de l'art les choses se révèlent identiques. Paul Klee l'a fort justement affirmé : « l'artiste est celui qui fait voir », encore convient-il que son action soit, à notre avis, attachée spécifiquement ou d'une façon privilégiée aux choses de la perception. Nous ne refusons pas à celui que nous appelons autrefois « l'artiste » d'avoir des « idées », de défendre des opinions philosophiques et poli-

tiques. Ce qui nous intéresse, c'est sa manière d'appréhender visuellement le monde et de nous révéler sans brochures insipides à lire, sans que nous ayons besoin d'un tas de recommandations ennuyeuses, à nos yeux, superflues !

Au Palais de Tokyo, il est trop souvent fait appel à des lectures dont le moins qu'on puisse en dire c'est qu'elles apparaissent vaines et peu convaincantes comme si ceux qui les avaient écrites doutaient de leurs affirmations pédantes.

Des œuvres traditionnelles ?...

Dans l'enceinte de l'ancien Musée national d'art moderne, l'ensemble des œuvres présentées apparaît moins ennuyeux et plus « traditionnel ». On voit là quelques peintures et certaines créations qui retiennent l'attention active du visiteur. Ainsi, au sommet du grand escalier, Andets Aberg dresse là une monumentale restitution des quartiers populaires, des bidonvilles d'Amérique latine. La facture de l'artiste est proche de celle utilisée pour la création des dioramas, avec tout ce que cette technique peut avoir de naïf et de populaire.

Les épigones de l'ancien groupe « Support-Surface » ou du moins de certains créateurs mettant en doute l'existence du tableau, sont là avec les rayures de Christian Bonnefoi, les larges réalisations, bleu Prusse et laque de garance, signées Marc Devade, un des artistes le plus séduisant de cette biennale, peut-être parce qu'il demeure proche de notre conception déjà « ancienne » de l'art et de la peinture, et aussi parce que du côté de la perception visuelle il retient et touche comme savent le faire également Dominique Thiollet avec ses toiles d'un expressionnisme abstrait minimal, très 1955 ! ou le Yougoslave Salamun dont le panneau, proche de ceux utilisés par les anciens tenants de Support-Surface, évoque une gigantesque toile tachiste.

Signalons parmi les créateurs attachés aux matérialisations, les singulières manifestations de Dorothé Windheim. Détachant, avec précaution, des cloisons et des murs de nos maisons, l'artiste allemande nous donne à voir la qualité de ces choses où l'action du temps inscrit sa présence. Arraché ainsi à l'habitat, le crépi devient réversible, « l'extérieur est tourné vers l'intérieur » et vice versa. Les traces de l'homme sont rendues visibles. Elles précisent la qualité d'une action voisine, toutes proportions gardées, de l'écriture automatique surréaliste !

On voit également l'apport de propos écologiques. Canole, par exemple, réalise des sculptures éphémères. Il attire ainsi l'attention des promeneurs sur la diversité d'un patrimoine naturel qu'il importe de conserver.

A quoi bon citer des noms et imposer des explications plus ou moins lumineuses sur des œuvres imprécises et à résonances multiples. Il importe de ne pas faire ce que l'on reproche aux autres et d'inciter nos lecteurs à visiter la 10^{ème} Biennale de Paris pour se faire eux-mêmes une idée de ce qui constitue « l'art officiel » et décadent d'une époque.

René DEROUDILLE.

DEMOCRATIC EXHIBITION
RESOURCES
49, Faub. Poissonnière

13 Oct 1977

EXPOSITIONS

● Paris. Dans le cadre de la 10^{ème} Biennale de Paris, un art d'avant-garde dont l'internationalisme n'empêche pas l'unité morne et le manque d'humour. A voir pour Albrecht D. et son constat photographique de la violence, ou pour l'étude sociologique menée par le groupe Untel. Musée d'Art moderne de la ville de Paris, 11 rue du Pdt Wilson, jusqu'au 1er novembre.

● Paris. Parallèlement à la Biennale, huit artistes canadiens exposent leurs recherches. Une certaine unité se dégage des œuvres, toiles, bois, tissus ; un ensemble méditatif et peu coloré, loin des excentricités de la Biennale elle-même. Centre culturel canadien, 5 rue de Constantine, 7^e, de 9 à 19 h ; jusqu'au 23 octobre.